

PRÉFACE

Arnold Kramish m'écrivait en décembre 1982 :

« Je suis en train d'écrire un livre sur les premières décisions nucléaires et je trouve que les Anglais savaient beaucoup plus de choses sur l'effort de guerre allemand qu'on le croit habituellement. L'une de leurs sources de renseignements était Paul Rosbaud. J'avoue que je suis de plus en plus fasciné par la personnalité de Rosbaud... Pensez-vous que sa vie mériterait d'être traitée séparément et plus complètement si l'on pouvait réunir assez d'informations? Pour ma part je commence à le croire... »

C'est ainsi qu'est né ce livre. Il faut savoir gré à Arnold Kramish d'avoir mené une longue et patiente enquête à travers l'Europe et les États-Unis pour retrouver la trace, souvent souterraine, de Paul Rosbaud, d'avoir accumulé une foule de renseignements, d'anecdotes, de témoignages qu'il a cherché à vérifier et à recouper. Malgré tout le soin qu'il y a apporté, il subsiste des inexactitudes et des invraisemblances qui sont dues pour la plupart à l'embargo qui frappe encore pour au moins cinq ou six ans les documents essentiels touchant à cette affaire - dans la mesure même où ils n'ont pas été détruits volontairement ou non.

Un lecteur pressé ne verra probablement dans *Le Griffon* qu'une histoire d'espionnage, singulière certes, mais histoire d'espionnage tout de même. Il y est d'ailleurs incité par la jaquette de l'édition américaine : *Le Griffon, La plus grande affaire d'espionnage inédite de la deuxième guerre mondiale*; et par celle de l'édition allemande : *Le Griffon, Paul Rosbaud*,

X RESISTANCE

I

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

l'homme qui a fait échouer les plans atomiques d'Hitler. La masse de renseignements qui ont été transmis d'Allemagne en Grande-Bretagne, avant et pendant la guerre, sur l'armement allemand, la recherche et le développement concernant les V1 et les V2, la recherche atomique et les moyens utilisés par Paul Rosbaud pour faire parvenir ces renseignements aux Alliés sont abondamment détaillés dans l'ouvrage d'Arnold Kramish.

Mais en réalité Paul Rosbaud n'était pas un espion. C'était avant tout un apôtre de la liberté, l'ennemi juré de tous les totalitarismes et en premier lieu de celui qui lui paraissait le plus redoutable de tous, le National-Socialisme avec ses persécutions racistes et idéologiques, sa volonté d'hégémonie. Il a vu dans les démocraties occidentales le seul recours possible contre Hitler et toute son action visait, avant la guerre, à leur faire savoir ce qui se préparait en Allemagne et les monstruosité qui s'y perpétreraient déjà, puis pendant la guerre, l'inanité de l'effort atomique allemand et le développement de l'armement susceptible de prolonger la tyrannie nazie. Dans une lettre qu'il écrivit en mai 1946, quelques mois seulement après qu'il fut devenu citoyen britannique, à Marianne Hein, une jeune femme à peine plus âgée que sa propre fille et qui fut sa secrétaire chez l'éditeur Springer, il évoque les principes moraux qui l'ont conduit :

« Vous avez assisté à une partie de mon combat contre les Nazis, mais, bien sûr, quand cela devenait trop dangereux, je ne vous en disais rien pour ne pas vous mettre en danger. Vous avez vu que je me suis occupé de tous ceux qui étaient opprimés ou persécutés, qu'ils aient été russes, polonais, hollandais, communistes, catholiques, juifs ou autres, que je suis allé là où la nuit était la plus noire et la détresse la plus pressante, sachant parfaitement que je serais mort si les Nazis m'avaient pris... Le principe qui a gouverné ma vie et qui restera toujours mon idéal : agir toujours selon sa conscience et ne rien faire dont on devrait avoir honte plus tard. »

Il a toujours agi spontanément, il n'était commandé par personne, il n'a jamais reçu la moindre rémunération en reconnaissance des innombrables services qu'il a rendus.

Le livre d'Arnold Kramish a causé un certain malaise en Allemagne. Du côté de l'extrême droite néo-nazie, on parle de

crime, de trahison : « Le nombre d'Allemands, victimes innocentes de cet homme, ne pourra jamais être évalué... » dit entre autres choses la *Deutsche Nationalzeitung* de Munich. On ne pouvait naturellement pas s'attendre à un autre jugement de ce côté-là. Plus intéressante, mais aussi plus troublante, est la réserve que les révélations de ce livre suscitent chez des gens qui ont connu et estimé Paul Rosbaud. On peut lui trouver bien des motifs.

Le premier – et peut-être le moins avouable parce qu'il culpabilise rétrospectivement – est que l'existence et le comportement de Paul Rosbaud démontrent que les horreurs du régime nazi, camps de concentration, pogroms, extermination systématique des juifs etc., étaient évidentes dès l'origine pour tous ceux qui ne refusaient pas de voir et démentent les propos tardifs, comme ceux de Mme Heisenberg : « *Nous manquions d'imagination pour concevoir les crimes organisés dont notre peuple a été capable.* » Dans *Alsos*, le livre où il relate la mission dont il fut chargé dès le débarquement du 6 juin 1944 par le gouvernement américain pour faire le point sur la recherche atomique allemande, Samuel Goudsmit écrit :

« Paul Rosbaud, un citoyen autrichien, fait partie de ces quelques-uns qui ont su garder leur intégrité sous le régime nazi et pendant la guerre... Il était la preuve vivante qu'il était possible de survivre sans faire la moindre concession aux Nazis. Il n'a jamais fait le salut nazi ni déployé un drapeau nazi. »

A l'inverse, si Paul Rosbaud apparaît d'abord aux Allemands comme la statue du Commandeur, il se mue plus ou moins confusément dans leur esprit en traître depuis que *Le Griffon* a dévoilé ses activités de renseignement au profit des Anglais. « *Our country, right or wrong...* ». Les cousins Julius et Ferdinand Springer, propriétaires de la célèbre maison d'édition qui porte leur nom, ont été écartés de la direction de leur entreprise parce qu'il étaient demi-juifs. Ferdinand Springer a exprimé sa reconnaissance à Paul Rosbaud, son directeur scientifique, sans lequel Springer Verlag aurait sans doute disparu sous Hitler et n'aurait certainement pas retrouvé sa place au plan international après la guerre; mais leurs successeurs manifestent à leur façon leur désapprobation :

« Si le contre-espionnage allemand avait découvert les activités de Rosbaud, cela aurait été à coup sûr la fin des Editions Springer et l'on n'aurait certainement pas cru un mot des protestations d'ignorance des propriétaires. »

Enfin, et ce n'est peut-être pas le moindre des griefs posthumes qui lui sont faits, Paul Rosbaud a fait injure à la collectivité scientifique allemande – pour ne pas dire la « Science allemande » – en affirmant que les savants allemands avaient été incapables de faire la bombe atomique et en s'acharnant à détruire le mythe, complaisamment propagé quelques années après la guerre par Robert Jungk dans son livre *Plus clair que mille soleils*, selon lequel la bombe atomique allemande n'avait pas vu le jour en vertu de scrupules moraux.

En dépit de ses inévitables imperfections, dues pour la plupart à l'absence d'archives accessibles, il faut prendre *Le Griffon* avant tout comme un hommage rendu à l'homme exceptionnel que fut Paul Rosbaud, le « skipper » qui a su tenir la barre et maintenir le bon cap durant la tragique tempête qu'a traversée l'Allemagne pendant douze années, qui a été pour moi un exemple et l'ami le plus cher, dont je ne peux évoquer le souvenir sans émotion.

Henri Piatier

LA FILIÈRE FRANÇAISE

Juliette Grenier Piatier eut un fils en 1917, dans une cave de Bar-le-Duc en France, lieu où une mort était alors beaucoup plus fréquente qu'une naissance. En février, deux années auparavant, les armées allemandes avaient attaqué par surprise la forteresse de Verdun. Un nouveau chef français, le général Philippe Pétain, promit : « Ils ne passeront pas », et s'accrocha au terrain au cours d'une bataille interminable où moururent un million d'hommes. L'artère qui sauva les défenseurs français était un enfer de 88 km de long nommé la Voie Sacrée, qui partait de Bar-le-Duc et permettait d'acheminer les vivres et les renforts au prix d'un effort surhumain.

Henri, le fils de Juliette, doit avoir respiré de la poudre à canon à sa naissance car, devenu grand, il devint élève de l'École polytechnique à Paris, puis officier d'artillerie. Au début de la guerre de 1939, on l'envoya au front. Charles Peyrou, un camarade et l'un de ses meilleurs amis de l'École Polytechnique, fut aussi nommé dans l'artillerie et envoyé dans la ligne Maginot. Ni l'un ni l'autre n'avait cependant la moindre inclination pour la carrière militaire – tous deux avaient l'intention de devenir physiciens quand la guerre serait finie.

En ce terrible printemps 1940, les Allemands prirent Verdun sans difficulté, traversèrent la ligne Maginot et submergèrent l'armée française, – y compris Henri Piatier et Charles Peyrou. Le maréchal Pétain, le héros de Verdun pendant la Première Guerre mondiale, devint le chef d'un régime collaborant avec les nazis. Lorsque les deux camarades se retrouvèrent, c'était en Allemagne, dans un camp des Jeunesses hitlériennes qui avait été converti en camp de prisonniers de guerre à Nuremberg.

Pendant ce temps, dans cette époque tourmentée, Frédéric Joliot-Curie (avec sa femme Irène, colauréate du Prix Nobel de chimie) continuait ses recherches au Collège de France. Il utilisait son cyclotron pour explorer à fond la fission nucléaire. En septembre, il reçut la visite d'une délégation allemande menée par le général Eric Schumann, du Bureau militaire de l'Armement. Schumann exigeait que Joliot-Curie rendît l'eau lourde qu'Allier avait fait sortir clandestinement de Norvège.

Impossible, répondit Joliot-Curie. L'eau lourde était au fond de l'Atlantique. Dans quel bateau? demanda Schumann. Eh bien, c'était le - et là, Joliot-Curie nomma un bateau coulé pendant l'évacuation de Bordeaux, pas le *Broompark*. La nouvelle n'enchantait pas le général allemand. Il annonça qu'il allait y avoir des changements à la tête du laboratoire de Joliot-Curie.

L'interprète de Schumann au cours de cet échange était Wolfgang Gentner, ami de Paul Rosbaud et en secret farouchement antinazi. Gentner avait travaillé à Paris avec Joliot-Curie pendant quelques années, puis à Berkeley avec Ernest Lawrence, l'inventeur du cyclotron. Plus récemment, il avait aidé Walther Bothe à installer son cyclotron à Heidelberg. Le résultat de la visite de Schumann fut un décret ordonnant à Gentner de prendre en main le contrôle des opérations sur le cyclotron de Paris.

À l'époque où les réacteurs nucléaires n'existaient pas encore, la recherche nucléaire utilisait essentiellement des cyclotrons : pour observer la réaction nucléaire produite par le rayonnement du cyclotron on employait une chambre de Wilson. Par ce moyen, on parvenait à photographier les trajectoires d'un bombardement de particules et ses effets. Bothe, Gentner et Heinz Maier-Leibnitz venaient juste de terminer un très bel atlas de photographies de chambre de Wilson avec les encouragements de Paul Rosbaud.

Après son installation au Collège de France, Gentner pensa qu'il pourrait être utile de publier une édition française de l'atlas. Il en parla au physicien Louis Leprince-Ringuet qui accueillit favorablement l'idée et suggéra même des traducteurs. Il avait deux étudiants qui connaissaient l'allemand et qui seraient parfaits pour ce travail. Malheureusement ils étaient pour l'instant prisonniers de guerre en Allemagne. Paul Rosbaud raconta plus tard le reste :

En 1942, Gentner m'a confié avoir été approché par deux prisonniers de guerre français, lui demandant l'autorisation de traduire cet atlas en français... J'ai eu pitié de ces deux physiciens – ni l'un ni l'autre n'avait encore son diplôme – et j'ai essayé de réfléchir au moyen de sauver quelque chose de leurs années de captivité. J'ai téléphoné à l'un de mes amis sûrs et suis parvenu bientôt à mes fins... Le Dr Michaël Schön a été enchanté de demander la permission pour les deux hommes de continuer leur travail en physique pure, d'abord avec lui, et plus tard avec Timofeev-Ressovsky en biophysique. J'ai même réussi à me débrouiller pour que Piatier vive avec moi pendant un an.

Peyrou ne vivait pas chez Rosbaud, mais sa vie fut profondément marquée par l'intervention et par la personnalité de Paul. Il a écrit :

Même si j'essaie de modérer mes superlatifs, bien français quand j'écris en anglais, je pense que je peux dire que Rosbaud était un homme supérieur et une personnalité fascinante. Il a exercé une grande influence sur moi et sur ma vie. Le simple fait qu'il ait pris l'initiative de nous appeler tous les deux, Piatier et moi, à Berlin pour reprendre la physique, changea toute ma vie, du point de vue de la physique, de ma conception du monde (politique et autre) et même d'un point de vue familial, puisque j'ai rencontré ma femme à Berlin... Je lui dois une partie de mon éducation musicale et, par-dessus tout, politique.

Piatier et Peyrou prirent des chambres à Schöneberg, au 18, Apostel Paulusstrasse. Lorsque Rosbaud fut chassé de la maison des Polanyi par un bombardement, au début de 1943, Ruth et lui trouvèrent une jolie villa dans Teltow. Piatier, qui avait obtenu la permission de porter des vêtements civils, emménagea chez eux. Ruth et Henri appelaient Paul le Skipper, mais Rosbaud était sur un bateau sans amarres. Toute chose interdite devait rester dans l'obscurité. En amenant Henri Piatier dans sa maison, Rosbaud était entré indirectement en contact avec un des principaux réseaux de la Résistance française, l'Arche de Noé, dirigé par Marie-Madeleine Fourcade, une femme de trente-deux ans, mère de deux enfants. Ses agents prenaient des noms d'animaux pour noms de code. Le principal contact de Marie-Madeleine dans le SIS l'a décrite comme possédant « une beauté et un charme à la Néfertiti ». Il y avait un sous-groupe plus secret, Druide, qui ne choisissait pas ses noms de code chez les animaux : ce réseau était en contact indirect avec Rosbaud par Henri Piatier. Mais

les renseignements de Piatier étaient quelquefois puisés ailleurs que ceux de Rosbaud.

En fait, Peyrou et Piatier ont probablement été choisis non seulement parce qu'ils étaient bilingues mais parce que Rosbaud avait besoin d'au moins l'un des deux pour d'autres tâches. Piatier était devenu l'agent Rhein-1202 du réseau Druides. Rhein est un anagramme d'Henri et 1202 était le code du bureau de son frère.

André Piatier, qui avait trois ans de plus qu'Henri, était un économiste. Il avait fait partie occasionnellement des services de renseignements français avant la guerre. Il existait un Institut français à Berlin où André avait travaillé quelque temps en 1936 pour y faire une étude sur l'économie autarcique du III^e Reich, qui lui avait permis de procéder à une estimation du budget de l'armée allemande. En juin 1940, l'officier d'infanterie André Piatier déposait les armes comme treize mille autres soldats français dans les Pyrénées. Mais il échappa au sort de son frère.

A Bordeaux, André prit contact avec le nouveau gouvernement de Vichy. Il rejoignit l'administration de la marine marchande, travail qui lui servit de couverture pour ses activités dans le réseau Druides. En septembre 1940, il contacta les services secrets britanniques de Genève, au 41, quai Wilson, où Frederick (Fanny) van den Heuvel dirigeait la section du SIS. Il était aussi comptable de la papauté et directeur des sels de fruit Eno, très bons pour la digestion. Et avant peu, il allait ouvrir la filière suisse à Paul Rosbaud.

L'organisation d'André utilisait au maximum les prisonniers de guerre français. Un membre du réseau Druides, le colonel Pommès-Barrère, visitait, pour le compte du gouvernement de Vichy, les camps de prisonniers français dans toute l'Allemagne et y recueillait de précieux renseignements qui étaient transmis de France vers l'Angleterre. A chacun de ses voyages il rendait visite à Henri, Rhein-1202, qui lui fournissait les informations qu'il possédait et dont une part provenait de Paul Rosbaud. Il comparait et recoupait ces informations avec celles qu'il avait collectées auprès des prisonniers français qui souvent travaillaient dans des usines d'armement, étaient de bons observateurs et sabotaient à l'occasion.

Naturellement, le Griffon ne résista pas à l'envie d'utiliser de telles ressources, particulièrement quand un des principaux agents, Rhein-1202, vivait chez lui.

En août 1945, Rosbaud soumit ce rapport aux services secrets alliés :

J'ai été très content de rencontrer Piatier, il est devenu un ami intime et a fait de son mieux pour obtenir toutes sortes de renseignements sur les nouvelles armes, l'industrie de guerre nazie. Il était tout le temps en contact avec les leaders des camps de prisonniers français, qui furent tenus au courant par lui de chaque phase de la guerre, selon des informations données par les services français de la BBC; il organisa de petits groupes de prisonniers actifs et il entra en contact avec d'autres prisonniers du camp de concentration d'Oranienburg (branche du Lichterfeld Sud). Il fit (en sorte que) les communications clandestines des prisonniers français (soient) envoyées à leurs parents en France et il me donna beaucoup de choses provenant des colis de nourriture qu'il recevait de sa mère – ainsi qu'à ses compatriotes dans le camp de concentration... Je suis reconnaissant d'avoir trouvé en Piatier un allié si brave et j'ose dire que l'amitié avec ce *chevalier sans peur et sans reproche* est la seule chose que je doive à Hitler.

Piatier n'a vu ce rapport que récemment, et il y a réagi : « La confiance que nous avions l'un en l'autre était telle que Paul Rosbaud me tenait au courant de ses activités d'espionnage pour la Grande-Bretagne. » Mais Rosbaud ne racontait pas à Piatier tout ce que lui et Sverre Bergh se transmettaient mutuellement. Rosbaud a peut-être eu l'occasion d'orchestrer un cas unique de collaboration entre les Résistances norvégiennes et françaises.

Peyrou et Piatier qui étaient plutôt orientés vers la physique nucléaire et la physique des particules, puisqu'ils avaient été les élèves de Louis Leprince-Ringuet, ne pouvaient pas travailler dans un laboratoire correspondant à leur spécialité : la physique nucléaire était un domaine trop secret. C'est ainsi qu'ils furent affectés à un laboratoire de recherche de la firme Osram, célèbre par ses ampoules électriques. Ce laboratoire était dirigé par Michaël Schön, ami de Gentner, Houtermans et Rosbaud, bon catholique que Paul avait surnommé « der Heilige Vater Schön » (le Saint-Père Schön) et dont la spécialité était la physique de la luminescence sur laquelle Peyrou et Piatier entreprirent des recherches.

Pour obtenir des crédits pour son laboratoire, Schön faisait périodiquement des rapports secrets qui vantaient l'importance pour la Défense – et particulièrement pour la Luftwaffe – des résultats obtenus. Bien entendu ces rapports étaient connus

des services de renseignements français et britanniques.

Paul Rosbaud était heureux d'avoir deux amis sûrs dans une entreprise industrielle aussi importante et de disposer ainsi de nouvelles sources d'information. Dans le laboratoire voisin de celui où travaillaient les deux Français on poursuivait des recherches sur les céramiques et on avait mis au point un cermet, matériau spécial, mi-céramique, mi-métal, destiné aux réacteurs du nouvel avion à réaction Me-262 qui aurait pu rendre à l'Allemagne sa suprématie aérienne s'il avait été prêt à temps. Un matériau de cette importance devait être porté à la connaissance des Britanniques. Henri Piatier en déroba un échantillon de deux centimètres de long et du diamètre d'un crayon. Mais comment le faire parvenir en Angleterre?

Sverre Bergh connaissait un journaliste suédois sympathisant, Olle Ollen, dont la passion pour le tennis était notoire à Berlin. De temps en temps, il envoyait ses raquettes à Stockholm pour les faire retendre. Sacrifiant une de ses précieuses raquettes pour la bonne cause, Ollen permit à Bergh de creuser une partie de son manche, d'y insérer l'échantillon de cermet et il le reboucha. En quelques jours, la raquette arriva chez Oddvar Aas, attaché de presse norvégien à Stockholm et l'un des officiers de liaison en contact avec le messager d'Eric Welsh dans la cité. Ni Aas ni sa femme n'avaient aucune idée de la raison pour laquelle on leur avait envoyé la raquette d'Ollen. Aussi resta-t-elle chez eux – jusqu'à ce que Mme Aas se dise soudain que peut-être John Whistondale pouvait lui trouver quelque intérêt. Le cermet trouva ainsi son chemin jusqu'à Eric Welsh. Mais Rosbaud fournit autre chose à propos du Me-262.

Le Griffon découvrit qu'Osram produisait du cermet pour l'établissement de recherche de Hermann Goering, près de Brunswick, le LFA. Comme presque partout ailleurs, Rosbaud avait un ami au LFA. C'était Ernst Schmidt, le directeur de recherche. Depuis que Rosbaud était entré à Springer Verlag, la société avait publié plusieurs éditions de la célèbre *Introduction à la thermodynamique technique* de Schmidt. Un jour, Paul appela Schmidt au téléphone pour parler d'une nouvelle édition. Schmidt voyait-il un inconvénient à ce qu'il passe un soir discuter quelques heures?

Bien sûr que non. Alors Paul passa une délicieuse soirée chez Schmidt, dans Fasanenstrasse, et apprit beaucoup de choses sur le Me-262. Dans la semaine, les renseignements étaient acheminés vers Stockholm par la filière de Sverre Bergh. C'est

ainsi que Rosbaud utilisa ses contacts français et norvégiens pour informer les Britanniques de la production allemande d'avions à réaction.

Pour Henri et Paul, recueillir des renseignements était un vrai plaisir, et les tours qu'ils jouaient aux fonctionnaires nazis égayaient leurs soirées longtemps après. Ruth riait avec eux; cependant, elle était rarement admise à connaître le détail exact des informations qu'ils avaient dérobées. Mais l'équipage du Skipper était inquiet pour la santé de Paul. Il était anémié et faible. Peyrou et Piatier partageaient les conserves qu'ils recevaient de France en tant que prisonniers de guerre. Un cousin de Peyrou était stationné sur le canal de Suez et parvenait à envoyer à Charles des denrées de meilleure qualité à partager avec Paul.

Un ami de Peyrou qui travaillait dans un abattoir vola un jambon et le lui vendit : les deux hommes savaient que c'était un crime puni de mort. Dans le tramway avec le jambon sous sa veste, Piatier avait l'air d'un catcheur poids lourd. Plus tard, on divisa le jambon en quatre, et Rosbaud eut la grande satisfaction d'en vendre le quart à l'un des directeurs de Springer Verlag pour le prix du jambon entier. La maisonnée mangea à sa faim pendant des semaines.

Paul eut plus de satisfactions encore avec d'autres tours. Michaël Schön, le patron de Peyrou et Piatier chez Osram, possédait une petite voiture, une DKW. L'essence était rare et il fallait souvent profiter d'occasions plus ou moins avouables. Schön devait donc stocker l'essence qu'il réussissait à se procurer et il utilisait pour cela les bonbonnes de solvants du laboratoire dont certaines, mal rincées, avaient contenu du tétrachlorure de carbone. Il mettait ainsi dans sa voiture de l'essence et du tétrachlorure de carbone, donnant naissance à du chlore à la chaleur du moteur qui fut rongé rapidement et rendit l'âme. Mais l'expérience fut instructive et utile. Piatier prépara des capsules de cette substance chimique pour les autres prisonniers de guerre, qui les jetaient dans les réservoirs des véhicules militaires qu'ils devaient entretenir. Ils ajoutaient aussi du sel et du sable dans les boîtes de graisse.

Le tour qui mit Rosbaud le plus en joie fut l'explosion de l'usine Telefunken dans le nord de Berlin. Inspirés par une explosion accidentelle qui avait eu lieu avant la guerre en France, Piatier et ses amis introduisirent de l'air comprimé dans les réserves de gaz de l'usine. Au cours du raid aérien suivant, les autorités ne comprirent jamais comment l'impact

d'une petite bombe avait pu faire exploser la majeure partie de l'usine.

Rosbaud et Piatier avaient des maîtres espions différents, et malgré toutes les blagues auxquelles ils se livraient avec joie, ils ne négligeaient jamais leurs missions principales. Depuis le début 1943 Eric Welsh avait fini par demander que Rosbaud se concentre sur ce qui se passait à Peenemünde. Souvent Rosbaud n'avait pas à chercher bien loin ses renseignements. A la fin juillet 1943 il reçut la lettre d'un savant nazi réputé, qu'il détestait et considérait comme un bouffon, mais qu'il fréquentait néanmoins pour obtenir des informations. La lettre provenait de Pascual Jordan, et l'adresse au dos était Neue Feldpostanschrift : Heimat-Artillerie-Park 11, Karlshagen/Pommern, Aerodynamisches Institut. La nouvelle adresse professionnelle de Jordan se situait dans les baraquements récents de Peenemünde. Rosbaud avait maintenant un homme dans la place, ou peut-être un homme de plus dans la place.

Jordan se plaignait d'un certain officier et ajoutait : « Je n'ai aucune idée de quand et comment je pourrai venir à Berlin. » Mais il avait hâte de s'en aller et il réussit à le faire en moins d'une semaine.

L'arrière-grand-père de Pascual Jordan, dont il portait le nom, était un soldat espagnol de l'armée de Napoléon qui s'installa en Allemagne. Lui-même fils d'un artiste qui devint professeur à la Technische Hochschule de Hanovre, Jordan se révolta très jeune contre le protestantisme luthérien évangélique pratiqué dans sa famille. C'était un enfant prodige qui posait des questions sur tout et trouvait certaines réponses du côté de l'occultisme. Vers la fin de sa vie, il fut attiré par les phénomènes parapsychiques et entretenit une correspondance avec Carl Jung sur les rêves.

La physique contenait certaines des réponses que Jordan cherchait, et après avoir eu son diplôme dans la Technische Hochschule de son père, Jordan eut la chance de devenir « le meilleur élève » de Max Born à Göttingen. C'était l'époque où la physique classique vivait une révolution due à l'invention de la théorie des quanta. Les trois inventeurs en étaient Werner Heisenberg, Max Born et Pascual Jordan. Deux d'entre eux reçurent le Prix Nobel. Le troisième devint membre du Parti nazi.

La carte de membre du Parti nazi n° 2 810 642 porte la photo d'un homme à lunettes, mince et bien mis, admis au Parti le 1^{er} mai 1933, le jour où Hitler mit fin à l'avalanche de

demandes d'inscriptions qui suivirent son accession au pouvoir. Désireux de montrer son allégeance à l'Ordre Nouveau, Jordan rejoignit en novembre une unité de SA spécialisée dans la chasse aux Juifs et il avait obtenu un poste de professeur à l'université de la cité hanséatique de Rostock. Ses anciens collègues de Göttingen, nazis et non nazis, ne pouvaient plus le supporter. Au début de la guerre, Jordan obtint un contrat de l'armée et partagea son temps entre Rostock et un établissement de recherche de la défense aérienne à l'aérodrome Neuenland de Brême.

Que Paul Rosbaud ait pu s'associer à ce nazi fanatique, voilà qui illustre son attirance pour tout ce qui était bizarre. Et puis Jordan était indéniablement stimulant du point de vue intellectuel, voire parfois amusant. Il avait un grave handicap qui rendait toute conversation avec lui difficile – et même, pénible; il était bègue et presque incompréhensible quand il était sobre. Rosbaud savait comment corriger cela. Il attendit d'autant plus impatiemment la visite de Pascual que maintenant le savant nazi travaillait à Peenemünde.

Les impressions de Jordan sur ce qui se passait à Peenemünde étaient récentes mais fragmentaires. Il travaillait sur des problèmes de luminescence (pour des missiles à tête chercheuse) qui pouvaient avoir un lien avec ceux qu'étudiait Henri Piatier au laboratoire de Michael Schön chez Osram. Le Dr Hermann Kurzweg, un des cadres de l'équipe de recherche, a rappelé que Jordan était habituellement d'une grande aide sur tous les problèmes théoriques de Peenemünde et qu'il avait accès à tout. Ruth Lange joua le rôle de séductrice et on commença à noyer Jordan dans l'alcool, puis sous les questions concernant Peenemünde. Ce fut une soirée tumultueuse, qui reste toujours vive dans la mémoire de Henri Piatier et de Ruth Lange. Jordan n'était pas vraiment en état de voir que Piatier prenait des notes. Le lendemain, Henri Piatier transmettait par la filière Druide (au sein de laquelle André était un maillon crucial) un rapport traitant principalement de la recherche effectuée à Peenemünde Est sur les V2.

Henri Piatier se rappelle que les attaques alliées sur Peenemünde eurent lieu juste après cette transmission, ce qui date l'épisode Jordan du début août 1943. Il y eut une autre transmission sur Peenemünde à travers Druide à la même époque, mais elle concernait l'obus ailé V1 développé à Peenemünde Ouest. Le 16 août, le commandant Léon Faye (Aigle) et Marie-Madeleine Fourcade (Hérisson) se trouvaient

dans un cottage près de Chichester, occupés à trier les rapports sur l'opération Dürer de la nuit précédente. Le paquet avait été chargé à Bouilhancy, à 40 km de Paris, dans un Lysander piloté par Vaughan Fowler et le vol avait été tranquille, sans incident particulier.

L'un des rapports « sortait de l'ordinaire ». C'était une description détaillée du V1 construit à Peenemünde, accompagnée de ses plans de déploiement, transmis par une source connue sous le nom d'Amniarix – nom de code qui cachait le lutin Jeannie Rousseau, qui était alors (comme aujourd'hui) interprète. Elle avait arraché l'information à force de cajoleries à un capitaine allemand attaché au nouveau groupe de déploiement des V1 dirigé par le colonel Max Wachtel.

Marie-Madeleine Fourcade confirme qu'Amniarix et Rhein-1202 opéraient tous les deux pour le réseau Druides. L'un et l'autre se comportèrent vaillamment, mais Rhein-1202 resta au sein du Reich pendant toute la guerre, situation quelque peu inhabituelle pour les membres de la Résistance française. En résultat, le rapport de 1943 sur les V1 est devenu très célèbre mais son homologue, le rapport sur les V2, apporté à Winston Churchill en même temps, demeure assez méconnu.

Dans l'après-midi du mardi 17 août 1943, les cadres de l'équipe de Peenemünde se rassemblèrent dans le bureau du général Walter Dornberger pour discuter des délais de production. Wernher von Braun (qui, après la guerre, a toujours soutenu qu'il était à Peenemünde pour la préparation du futur voyage dans l'espace) fut le plus véhément, et gémit : « Nous devons avant toute chose développer dans la paix et la tranquillité un prototype que nous puissions produire massivement et ensuite poursuivre par un schéma directeur de production. » Les fenêtres du bureau étaient orientées à l'ouest, et les rideaux de couleurs vives étaient ornés de cathédrales et de griffons.

Ce soir-là, la malédiction du Griffon pulvérisa la paix et la tranquillité de von Braun. Cinq cent soixante quadrimoteurs de la RAF prirent Peenemünde pour cible, déversant 1 528 tonnes d'explosifs et 267 tonnes de bombes incendiaires. Les installations des V2 décrites par le Griffon, Sigurd et Rhein-1202 furent totalement détruites. Un mois plus tard, l'Arche de Noé de Marie-Madeleine était démantelée par la Gestapo.

Les installations de la « bombe volante » V1, décrites par Amniarix restèrent intactes. Le premier V1 tomba sur Swanscombe, dans le Kent, à 4 h 18 du matin le 13 juin 1944, juste

une semaine après que les Alliés eurent donné l'assaut aux plages normandes. Le premier V2 tua trois personnes et en blessa dix-sept à Chiswick, à l'ouest de Londres, à 6 h 30 du matin le 8 septembre. Dans les derniers mois de la guerre, 6 000 civils britanniques furent tués par les bombes volantes V1, et 2 700 furent tués par les fusées V2. «Je visais les étoiles», déclarait Wernher von Braun. Il les manqua. Il atteignit Londres.

[The following text is extremely faint and illegible due to poor scan quality. It appears to be a continuation of the document's content.]